

Marcel Jégou

IL Y A TRENTE ANS, UNE FIGURE DU PAYS FISEL

Sonneur de tradition, musicien de métier et professeur à Rostrenen, Marcel Jégou (1912-1991) a sans aucun doute joué un rôle majeur dans la vie culturelle du Kreiz-Breizh en formant nombre de jeunes instrumentistes, dont certains deviendront des animateurs de bal réputés dans toute la région. Jean Le Clerc de la Herverie évoque la mémoire de cette figure du pays rencontrée au cours de ses enquêtes à la fin des années 1980.

Pays fisel/Ar vro Fisel : la sortie récente de ce CD tant attendu me ramène trente ans en arrière. En l'écoutant, je réentends les voix de ces chanteurs dont j'ai enregistré (secondé par mon beau-père glomelois) des contes pour Dastum – plusieurs sont désormais librement accessibles en ligne¹. Des visages me reviennent, la chaleur de l'accueil dans les fermes, ce bistrot de Rostrenen, sur la route de Kergrist, dont on disait, quand il restait fermé, « Hé oui, le lion dort ». Le lion, c'était Lomig, patron du café, qui ne se levait pas toujours aux aurores. On a aussi le souvenir d'André Le Mercier à Glomel, où cet instituteur militant de l'école Freinet a fait aboutir de multiples projets bilingues (chant, journal scolaire, théâtre), les évocations familiales du docteur Tricoire, jeune pneumophtisiologue vendéen, polyglotte, qui apprit le breton car sa fiancée, l'infirmière [Marie-]Germaine Allenou, lui avait fait découvrir les mutations consonantiques, phénomène qui l'intéressa vite au plus haut point. Celui que sa belle-mère

monolingue surnommait *Treid koar* (Pieds de cire) publia ensuite trois méthodes qui eurent leur heure de gloire.

Ce qui me fascinait chez les Fiseloù, c'était leur danse. Je me livrais dans ma cuisine à de longs exercices physiques, les mains appuyées sur le dos d'une chaise, afin de travailler le jeu de jambes caractéristique. Peine perdue. Pierre Le Traon et sa femme Yvonne, qui avaient souvent gagné le tabac et le mouchoir, essayèrent en vain de reprendre mon éducation.

Depuis, je ne suis plus qu'un voyeur capable de savourer des moments magiques comme ce récital du Festival fisel, en 1999, où Yann-Fañch Kemener et Didier Squiban, le soir devant Campostal, guidaient de leurs harmonies des danseurs synchrones et rapides dessinant de gracieux ciseaux des jambes et lançant, souplissimes, leurs pieds jusqu'aux fesses.

La plupart de mes informateurs sont dans l'au-delà – *Doùe d'o far-dono*. On n'entendra plus le rire de Louise Dubois, on ne boira plus le café de Madame Duro. Les Gwene-

dourion proches ne sont plus raillés par cette *rimodellenn* :

Dour, dour

Gwleb eo revr ar Gwenedour

Me garfe teufe amzer sec'h

Ma sec'hfe ar Gwenedour e revr.

(De l'eau, de l'eau

Le cul du Vannetais est mouillé
J'aimerais que le temps sec revienne

Que le Vannetais se sèche le cul.)

Une quête d'identité

En 1988, comme beaucoup d'adhérents de Dastum, je me trouvais sollicité pour des enquêtes sur la notion de pays. Mon propre projet était de rechercher si la culture orale avait influencé l'œuvre des poètes, des artistes et des intellectuels. À quelques kilomètres du pays Fisel, La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, avait cité quelques éléments intéressants dans ses travaux confus de celtomane. On lisait à peine le délirant et mégalo Auguste Boncors (1905-1971), fils de ces horlogers rostrenois dont les antiques mécanismes ornent encore, ici ou là, les salles de ferme. Dans le pays, on entendait parler de ses exploits de m'as-tu-vu intrépide. Les *Odes triomphales* ne font pas grimper aux rideaux l'amateur de poésie. L'envahisseur allemand avait pourtant jugé le bonhomme dangereux. Arrêté par la Gestapo, celui qui signa parfois *Paotr Rostren* ou *Aogust Bongorz* (sans toutefois



■ Jean Le Clerc de la Herverie en conversation avec Catherine Duro, née Baquer, à Loperare en Glomel en janvier 1979 (photo Jacqueline Allenou).

écrire quoique ce soit en breton) fait partie de ces miraculés rescapés des camps.

Par contre, ce sont des fonctionnaires français qui sont responsables de la mort du polygraphe Armand Robin (1912-1961), autre fou littéraire dont les œuvres complexes questionnent toujours. Un site Internet (armandrobin.org) reproduit sa vision de Rostrenen.

« J'ai beau m'être dépaycé en tous pays, toute langue, tout sentiment, j'ai quelque part, en un angle d'ombre, ma toile d'araignée qui m'attend ; elle s'appelle Rostrenen. Si j'entreprends d'en parler à vous tous, c'est que chacun a son Rostrenen, qui peut porter n'importe quel nom mais toujours est la toile d'araignée où jamais rien ne se décourage. »

Boncors et Robin sont voisins au cimetière et des Rostrenois disent que par certaines nuits de brume, ils sortent de leurs tombes pour se lancer dans d'interminables discussions où ils refont ce monde qui ne les a pas satisfaits quand ils arpentaient le pays Fisel.

Eux ont toujours été éloignés de l'atmosphère bucolico-bretonnante de Filomena Kadoret (1892-1923), colombe d'Armor, qui écrit dans l'une de ses chansons les plus connues « Ar vatezh vihan » :

*Pegen kaer d'ar pastor
C'hoari el lanneg vraz ;
Pegen kaer d'an alc'hweder
Nijal en oabl glaz !*

(Qu'il est agréable au pâtre
De jouer parmi les grands ajoncs ;
Qu'il est agréable à l'alouette,
De voler dans le ciel bleu !)

Bien des années plus tard, après nous avoir accueillis à Saint-Lubin, Jean Kergrist, lui, a su nous plonger dans l'univers des bagnards qui creusèrent le canal de Nantes à Brest. Quant à Glenmor, barde de la révolte, son ton s'adoucit quand il évoque Glomel :

« [...] *e dour don ar barraj
E strew ar steredenn.* »

([...] dans l'eau profonde du barrage
Se disperse l'étoile.)

Par parenthèse, on voit l'importance des récits rimés dans le pays qu'a peint Simone Le Moigne et ce n'est sûrement pas par hasard si le dernier cadeau que nous a fait Yann-Fañch Kemener est le CD *Roudennoù/Traces* où la poésie a la plus belle part.



■ Marcel Jégou à la cornemuse et Pierre André à la bombarde à l'occasion d'une noce dans la famille Allenou à Glomel en juillet 1968. On distingue ci-dessous, assise à côté du talabarder, Christine (Kristina) Allenou, qui s'est notamment illustrée comme chanteuse aux côtés des Tregeriz (photos coll. famille Allenou/Jean Le Clerc de la Herverie).

C'est porté par de nombreuses interrogations que, le mardi 29 mars 1988, je poussai la porte du 22 rue de Verdun à Rostrenen.

Professeur de musiques

Marcel Maurice Jégou est né le 11 décembre 1912 à Glomel, onze mois après Armand Robin.

Devenu aveugle à l'âge de six ans, il garde toute sa vie ses derniers souvenirs de couleurs : « Des primevères... Ce sont les dernières fleurs dont je me souviens, et des roses ». C'est désormais le son et la parole qui l'attirent. La musique le motive très vite et en particulier l'accordéon diatonique qu'avait acheté son grand frère, né en 1894 et mort à la guerre. Au début, ses parents endeuillés n'aiment pas qu'il joue avec. « *Lesket bennezh a gostez !* » (N'y touche pas !) lui dit sa mère. Elle finit pourtant par céder à ce petit garçon privé des jeux de ses camarades.

Ses parents l'envoient à l'école pour aveugles de Nantes. Il fait d'abord quatre ans de piano et de solfège. La cinquième année, il

étudie l'orgue et la composition. Sa voie est tracée, il sera musicien, mais d'une manière différente du célèbre talabarder de Glomel, Jean-Marie Le Berre.

Celui-ci, très connu dans toute la région, sonne avec un nommé Le Goff, qui habite alors aux environs du bois de Glomel, *koad Groñvel*, entre Paule et Glomel. Marcel Jégou en parle ainsi :

« Lorsque j'étais étudiant à Nantes, je suis allé faire un tour dans mon petit coin natal, dans la commune de Glomel, et le père Jean-Marie est arrivé là. Quel âge avait-il à ce moment-là ? Soixante-quinze ans sans doute... Il m'a demandé ce que je faisais à l'école : il trouvait que savoir lire et savoir écrire, c'était déjà formidable parce que lui, il voyait clair mais il ne savait ni lire ni écrire. Je lui ai dit que j'étais étudiant, et qu'en dehors de ça, je faisais de la musique, des études musicales... Du piano d'abord, c'est par là que j'ai commencé, et du solfège, bien sûr. Mais expliquer ça en breton, ce n'était pas facile. Et puis, il n'avait jamais vu de piano,



il connaissait seulement le piano mécanique qu'il y avait au bourg de Glomel. Il me disait : "Tu joues de ça ? Mais comment que ça se fait ?" Cela l'intéressait au plus haut point. Il voulait savoir comment je faisais pour apprendre la musique, comment ci, comment ça... Parce que, m'a-t-il dit, "pour jouer de la bombarde, on n'a pas besoin de savoir ça". Ce à quoi j'ai répondu :

- Jean-Marie, je ne suis pas de ton avis.
- Comment ça ?
- Eh bien toi, tu joues d'instinct, en somme, tu suis un air, mais seulement, je lui dis, voilà, ce que tu fais, tu répètes ce que tu as entendu, ce qui n'est déjà pas mal, c'est même très bien, mais seulement je dis : voilà, s'il fallait que tu apprennes un air nouveau, tu vois les notes...
- Ah mais ce n'est pas possible, je vois bien ceci, mais comment ?

– Quand tu bouches tant de trous sur ta bombarde, ça correspond à tel signe sur le papier...”

Ah, je m'étais évertué à lui faire comprendre ça ! J'avais 13-14 ans à l'époque. »

Premières noces à Glomel

Établi professeur de musique à Rostrenen, Marcel anime parallèlement ses premiers mariages dès 1935. Ils seront un complément de revenus non négligeable, en particulier pendant les vacances scolaires, quand il n'a pas d'élèves. Il se souvient des noces à Glomel avant la Seconde Guerre qui étaient menées à la clarinette la journée.

« On allait chercher le marié le matin, mon copain et moi. Puis on allait attendre la mariée. Et on jouait l'air pour faire pleurer la mariée. Elle sortait de la maison au bras de son père. *Alé, sonerien !* Elle allait embrasser tout le monde et puis elle pleurait... Enfin, pas toujours, parfois, elle riait aussi... Si le bourg n'était pas trop loin à pied [...], on la conduisait d'abord à la mairie, puis à l'église. Tout le long du bourg de Glomel, au son de la clarinette, on menait les mariés jusqu'à la porte de l'église. Après, on allait au bistrot, on rencontrait Pierre, Paul, Jean, Jakez... Quand les mariés sortaient de l'église, on faisait une danse bretonne complète, danse, bal et danse et *chiberi chibera*. Ensuite, c'était la tournée des grands ducs. À Glomel, on allait chez Yvonne d'abord, chez Michel après, et puis chez

Valentine, etc. Très souvent, on jouait une danse devant chaque bistrot [...], ce qui n'était pas si reposant que ça. C'est pas le tout, il fallait aller à la croûte et, quand on voyait quelqu'un arriver, allez, un air ! Quand on passait devant un champ où il y avait des vaches à la barrière, on leur jouait un air pour leur faire peur. C'était la rigolade... Puis, on ramenait la mariée chez elle. C'était pas le restaurant à cette époque-là. Ah, quand on arrivait là, on sentait la fumée, bien sûr, la fumée de bois parce qu'on avait allumé le four, le four à pain pour le rôti, et puis, il y avait des tripes, avec des carottes, pruneaux, oignons – pour les estomacs délicats, tant pis... Quand la mariée arrivait chez elle, elle faisait son petit tour et puis une danse d'honneur. Là, c'était sérieux, tous les gens de la noce dansaient. Ensuite, des gens venaient de tout le quartier assister à la fête et, très souvent, il y avait un gars qui venait monter un comptoir et un petit bistrot, il vendait du vin. Parfois aussi un marchand de bonbons. Après,



■ Rémi Derrien à la bombarde et Marcel Jégou à la cornemuse dans un groupe de noce au début des années 1950 (photo coll. famille Guégan).

c'était bien sûr le café, on allait à la porte et quand les cafetières arrivaient, on jouait "*Netra ne blij din-me 'vel ur banne kafe*" [...]. On conduisait le café vers la mariée puis on retournait à notre place.

Et alors, l'après-midi... Ma foi, c'était dans un champ, la plupart du temps. Bien sûr, dans certains coins, comme il n'y avait pas d'estrade, ils prenaient une charrette, ils mettaient les brancards à une certaine hauteur de manière à ce que le fond de la charrette forme une estrade, si vous voulez, et puis on se mettait dedans comme on pouvait pour jouer. Tant qu'on jouait dehors, il y avait beaucoup d'airs bretons.

Le soir, on débarrassait la grange et on faisait une table pour les musiciens (saxo, accordéon, batterie) avec très souvent l'éclairage à la lampe à carbure. Là, les gens dansaient le tango, la valse, sur la terre battue... »

Déplacements

Jusqu'à la guerre, le seul moyen de déplacement était le vélo. « Mon guide me tenait par le col. Et certains m'ont demandé : "Mais comment faisiez-vous pour conduire votre vélo ?" Eh bien, je ne le conduisais pas, c'était l'autre qui me conduisait. Vous n'avez jamais essayé de conduire un vélo par la selle, sans toucher au guidon ? C'est ça, le principe. Il n'aurait pas fallu que je tiens mon guidon sans aide – quand il tournait à gauche il me poussait... J'en ai fait des centaines de kilomètres comme ça, peut-être pas des milliers quand même. Quand on allait à une noce, un mariage dans un bourg par exemple, c'était du gâteau. Fallait faire la

route à vélo, bien sûr, mais c'était pas grave. Mais quand il fallait aller en campagne, oh ! Des fois, les routes... Il fallait monter sur les talus pour passer... Après, les gens demandaient : "Comment vous avez fait votre compte ?" »

Le répertoire breton chanté

La mère de Marcel connaît beaucoup de chansons. Son fils ne se souvient que des mélodies... Parfois, il interroge Lomig Donniou, qui a une grande connaissance du répertoire, pour retrouver des paroles.

Parmi celles qu'il n'a jamais réussi à retrouver, il y a ce dialogue entre le libertin et l'Ankou, que le musicien associe – je ne sais pas pourquoi – à Notre-Dame de Lanriot, une chapelle de Moëlan-sur-Mer.

L'Ankou vient chercher le libertin qui essaie de temporiser, mais le convoyeur des âmes se montre inflexible.

*Setu me arru ma mignon
D'ober dit-te intent rezon
Demeus da vubez tremenet
Skuizh eo Doue ouzh da welet
Allaz allaz ne soñjen ket
E c'hellefec'h dont ken abred
Me gave din pa oan dispos...
(Me voici arrivé mon ami
Pour te faire entendre raison
Car de ta vie passée
Dieu est fatigué
Hélas, hélas, je ne pensais pas
Que vous pouviez venir si tôt
Je pensais mourir quand je voudrais.)*

Un lecteur pourra peut-être retrouver ce texte qui n'est pas sans évoquer le mythe de Don Juan...

Les musiciens du Kreiz-Breizh

Parmi les sonneurs de bombarde et de biniou qu'il a côtoyés, Marcel Jégou avait été impressionné, après la guerre, par les Nouveau père et fils, de Saint-Tugdual, et par les frères Le Gall de Gouarec. En

pays Pourlet, certains n'aimaient pas trop l'accordéon et disaient : « *An akordeon kouilbon en deus krevet ar biniou.* » (Ce con d'accordéon a tué le biniou.) Vers 1947, dans les premières années du cercle celtique de Rostrenen, il a des échanges avec le talabarder Édouard Cuvén (Tonton Flamm), de Saint-Mayeux, et son compère Job Noël de Plélauff.

Pour les mariages, il joue sur une bombarde fabriquée par Dorig Le Voyer. Plus tard, il sonne de la cornemuse, un instrument que lui a vendu Lomig Donniou. De 1935 jusqu'aux années 1950, il joue beaucoup de treujenn-gaol avec Arsène Cozlin, mais aussi avec Lucien Riou, Hyacinthe Guégan. Il accompagne le saxo de Pierre Allenou. Avec Louis Quenderff, il lui arrive de jouer dans des noces où les mariés demandent quelques airs à l'harmonium et à la bombarde pendant la messe, reprenant la formule mise au point par ses amis Jean-Claude Jégat et Louis Yhuel.

L'entretien et l'accord de son piano à bretelles ont été d'abord confiés à l'accordéoniste Louis Odic, de Kergrist (près de Pontivy), puis à son confrère Aristide Bernard (Saint-Nicolas-du-Pélem).

Des airs pris avec des pincettes

La méthode d'acquisition du répertoire étendu qu'il s'est constitué est pour le moins originale. Elle fait appel au braille, système d'écriture pour aveugles à points en relief datant de 1829.

■ Félix Guégan, Raymond Le Serbon, Job Guégan et Marcel Jégou posant devant le porche de l'église de Plourac'h dans les années 1960 (photo studio F. Le Maigre, coll. famille Guégan, fonds Dominique Joue, Dastum).



■ À Rostrenen en mars 1988, Marcel Jégou à l'harmonium ; ci-dessous, un des ses cahiers de partitions d'airs notés en braille (photo coll. Jean Le Clerc de la Herverie).



Louis Braille (1809-1852), organiste de talent, déploya un code musical permettant aux malvoyants d'accéder à toutes les informations et distinctions nécessaires : notes, accords, tons, pauses, etc. Il traduisit les notes en les remplaçant par les lettres « d » à « j » de son alphabet et en ajoutant certains points pour en noter la durée. Pour l'acquérir, il faut toutefois apprendre le solfège, avec l'aide d'un professeur.

La plupart du temps, Marcel Jégou dispose d'une pincette (un peu comme une perceuse) et de bristol. Il explique : « Si, à table, j'entendais un air qui m'intéressait, c'était une dictée musicale pour moi. Quand je n'avais pas ma machine, je demandais à mon collègue de prendre une feuille tout de suite : *do ré mi fa sol la sol*, six croches, une noire... On écrivait ça le plus simplement possible, pour retenir l'air. Parfois, ça intriguait les gens qui nous avoisinaient à table. "Mais qu'est-ce que vous faites ?

– Nous sommes en train de noter la mélodie." Et j'ai appris comme ça beaucoup d'airs du Vannetais, d'airs du côté de Guéméné... »

Témoignage et acteur

Par cette froide journée de mars 1988 – Kristina Allenou disait que Rostrenen se trouvait dans la Sibérie bretonne –, Marcel Jégou parla aussi d'autres faits qui l'avaient marqué : des frayeurs dans les chemins creux de son enfance, d'une noce à Mériadec, près de Sainte-Anne d'Auray. Il évoqua son amitié avec Glenmor.

Ce jour-là, il me joua un peu d'harmonium et me chanta les thèmes d'une quinzaine d'airs fisel ou plin dont je connaissais la plupart, sauf celui qu'il avait lui-même composé². Mais le fait de les entendre solfiés fut une leçon pour le blanc-bec que j'étais, persuadé alors que le mur entre musique écrite et musique traditionnelle était plus infranchis-

sable que le mur de Berlin. On se souvient du temps où les partitions brûlaient les doigts des folkeux revivalistes...

En 2020, on dispose malheureusement de peu d'enregistrements de Marcel Jégou, ce professeur, passeur de musique qui forma et conseilla de nombreux interprètes du Kreiz-Breizh. Internet nous permet toutefois de l'entendre à l'accordéon et à l'harmonium avec le groupe Ar Skrilhed, en compagnie des Huelou, père et fils³.

Jean Le Clerc de La Herverie

1. Voir notamment les Kontadennoù Groñvel, contes recueillis en pays Fisel auprès de Paulette Garrec, Catherine Duro, Pierre Croizel (coll. Komz, vol. 6, Dastum, 1994) : fichiers sons et livret en PDF accessibles en tapant « Kontadennoù Groñvel » dans le champ de recherche général de Dastumedia.

2. Voir la notation d'une danse fisel jouée par Marcel Jégou dans Musique Bretonne n°95, p. 17 (accessible librement dans Dastumedia).

3. Il s'agit de l'album 33 t. Rencontres, Velia, 1974, 2230 005.